

Françoise Rachmuhl

15 CONTES D'EUROPE



jeunesse

Flammarion

Extrait de la publication

15 CONTES D'EUROPE

FRANÇOISE RACHMUEHL

15 CONTES D'EUROPE

Illustrations de Frédéric Sochard

Flammarion Jeunesse

INTRODUCTION

L'Europe... Vous entendez certainement beaucoup parler d'elle autour de vous. Mais l'Europe dont il s'agit dans les conversations et dans les médias n'est pas tout à fait celle qui vous offre ce bouquet de contes. Dans ce recueil, les pays de l'actuelle communauté européenne ne sont pas tous représentés, tandis que d'autres, qui n'en font pas partie, sont au contraire à l'honneur.

L'Europe dont il est question ici n'est ni politique ni économique. Elle est à la fois plus vaste et plus ancienne. Les contes recueillis viennent des frontières de l'Asie, par la Turquie et la Russie, ou bien des îles brumeuses qui sont à l'ouest du continent, de l'extrême nord de la Scandinavie ou des bords de la Méditerranée. Quant à leur histoire, si on suit leurs traces les plus anciennes, elle remonte aux premiers temps de l'humanité. Car les hommes ont toujours aimé raconter des histoires.

Autrefois ils se les racontaient le soir, à la veillée. Leurs grands-parents les leur avaient transmises. Ils y ajoutaient de temps à autre des détails de leur invention. Parfois un étranger qui se trouvait là disait : « Je connais cette histoire, pourtant ce n'est pas tout à fait la même... » et il prenait la parole à son tour. Des liens se tissaient ainsi d'un pays d'Europe à l'autre, au hasard des voyages et des guerres, et les contes passaient de bouche en bouche, toujours reconnaissables et toujours différents.

Vous avez sûrement déjà entendu l'histoire des trois petits cochons, celle du nigaud qui comprend tout de travers, celle de la femme qui réclame toujours davantage, ou bien celle de Jean-de-l'Ours, si fort, si courageux, descendu dans le Monde souterrain, pour y combattre des monstres et y délivrer des princesses... Eh bien vous retrouverez dans ce livre toutes ces histoires. Vous les reconnaîtrez, même si elles sont habillées de vêtements nouveaux, et vous en découvrirez bien d'autres.

Il n'y a plus de veillées aujourd'hui et la plupart des contes se seraient perdus, si des savants ne les avaient recueillis et transcrits dans des livres, à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e. C'est dans ces ouvrages que j'ai puisé la matière de ce recueil. J'ai fouillé dans les bibliothèques, chez les libraires et les bouquinistes, en France et à l'étranger, au cours de mes voyages.

Ce qui a présidé à mon choix, c'est le souci de la qualité, de la variété et de l'originalité. J'ai conservé les traits caractéristiques de chaque pays : le troll norvégien habite dans la montagne, au bord d'un étang ; en Estonie, pays de marins, la scène se passe sur et sous les eaux ; en Angleterre, la vieille dans sa bouteille rêve d'un cottage de briques typiquement britannique.

Pour adapter ces récits sans les affadir, je n'ai pas gommé leurs aspects rudes, violents ou cruels, ni, dans certains d'entre eux, le côté moralisateur. J'ai essayé de rendre la fantaisie, les détails saugrenus ou comiques, l'atmosphère d'étrangeté, la poésie, de garder le rythme, le ton, les formules, les refrains, tout ce qui fait la saveur du texte originel.

Bien qu'ils viennent de traditions différentes, ces contes présentent des points communs. Au pays des merveilles, les animaux parlent, trois et sept sont des chiffres magiques, ogres, dragons, sorcières ou fées peuvent survenir à tout moment, les héros surmontent des épreuves, les bons sont récompensés, les méchants punis.

L'action ne se déroule pas seulement sur la terre, mais dans l'univers entier. Les astres du ciel, les profondeurs de la mer, les grottes du monde souterrain ne sont pas de simples décors. Ils représentent des forces naturelles redoutables, toujours prêtes à

déclencher des catastrophes – souvenir des premiers âges, quand l'homme ne savait pas se protéger du feu, du froid, du tonnerre.

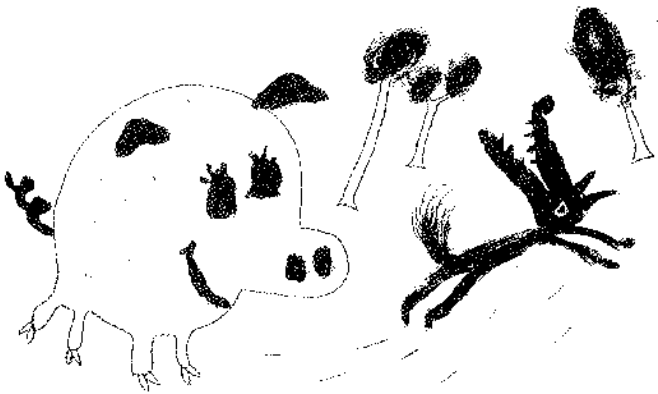
Ainsi par les chemins de l'Europe, tantôt effrayants, tantôt aimables, toujours attirants, le conteur vous invite à le suivre. À vous maintenant de vous lancer à l'aventure...

Françoise Rachmuhl

LA TRUIE MALIGNE

France

✻



Voici un conte plein de malice, recueilli à la fin du siècle dernier, entre Poitiers et Limoges, de la bouche d'un paysan qui s'exprimait en patois. Adaptée en français moderne, cette histoire de bêtes qui se sauvent dans la forêt et y rencontrent le loup vous rappellera sûrement quelque chose...

Il était une fois, dans une ferme du Poitou, une truie maligne. Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était vagabonder du côté du ruisseau, à l'endroit où les femmes lavaient leur linge. L'herbe y était plus grasse et quand les lavandières avaient fini leur casse-croûte, la truie y trouvait toujours quelques bons restes.

Un jour qu'elle se promenait par là, elle vit venir le jars, zigzaguant dans l'herbe, l'air affolé.

— Qu'as-tu donc, mon pauvre jars ?

— Ah, ma pauvre truie, si tu savais... Je prenais mon bain tout en écoutant bavarder les femmes. Et devine ce qu'elles disaient...

« Moi, faisait la première, pour le repas de Carnaval, je sais ce que je mangerai. Mon coq est gros, il est bien ferme, il sera parfait.

Moi, disait la deuxième, j'ai pensé à ma truie. Ses gorets sont déjà grandelets et elle est bien gras-souillette.

Moi, disait la troisième, c'est mon jars que je tuerai. » Alors j'ai pris mes jambes à mon cou et me voilà... Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Ce qu'on peut faire... Il n'y a pas une minute à perdre. Va prévenir le coq, dis-lui de prendre ses poussins. Va chercher tes petits, j'irai chercher les miens. Rendez-vous à la lisière de la forêt.

Ils se retrouvèrent tous à la lisière de la forêt et s'enfoncèrent sous les arbres. La truie marchait en

tête, d'un bon pas, puis le coq, puis le jars. Au bout d'un moment, le jars tout essoufflé, entouré de ses oisons épuisés, dit :

— Ah, ma bonne truie... Je n'en peux plus, mes enfants non plus. Nous n'irons pas plus loin.

— Bon, dit la truie en s'arrêtant. Aide-moi à couper des branches et je vous construirai une cabane.

Aussitôt dit, aussitôt fait et la truie poursuivit son chemin avec le coq. Mais bientôt le coq dit sur un ton mourant :

— Ah, ma bonne truie. Je n'en peux plus, ni mes poussins non plus. Je n'irai pas plus loin.

— Bon, dit la truie. Aide-moi à couper des branches et je vous construirai une cabane.

Ce qu'elle fit, ensuite elle reprit son chemin avec ses goretts. Un peu plus tard, à son tour, elle se sentit fatiguée. Elle s'arrêta, coupa des branches, ramassa de la terre et de la mousse et construisit une cabane aux murs solides.

Elle n'avait pas plus tôt fini que le loup, sortant de sa sieste, décida de prendre un peu d'exercice dans le bois. Il aperçut les trois cabanes et se dirigea tout droit vers celle du jars. Ça sentait bon la volaille. Il souriait déjà en se retroussant les babines, mais il prit une voix lamentable pour parler.

— Qui que tu sois à l'intérieur de la cabane, ouvre-moi. Je suis gelé. Il fait si froid dehors.

— Que je t'ouvre ! répondit le jars. Tu n'y penses pas... Tu nous mangerai, moi et mes oisons.

— Ah, c'est le jars... Jars, si tu ne m'ouvres pas, je tousserai, me moucherai et pousserai, tes murs seront défoncés, toi et tes oisons serez dévorés.

— Je ne t'ouvrirai pas, vilaine bête !

Alors la vilaine bête fit ce qu'elle avait dit.

Le loup tousse,

Il se mouche,

Il se couche

Sur le toit

Et il pousse

Fort, bien fort.

Les murs bombent,

Le toit tombe,

Tout s'effondre,

Jars est mort !

Du jars et des oisons il ne resta que quelques plumes.

Le loup ensuite s'en alla en sifflotant, ventre à demi plein et mains dans les poches, vers la deuxième cabane, celle du coq.

Et là, même refrain :

— J'ai bien froid, j'ai trop froid, ouvre-moi.

— Je ne t'ouvrirai pas, vilaine bête. Fais ce que tu veux !

La vilaine bête fit ce qu'elle voulut.

Le loup tousse,

*Il se mouche,
Il se couche
Sur le toit
Et il pousse
Fort, très fort.
Les murs bombent,
Le toit tombe,
Tout s'effondre,
Coq est mort.*

Du coq et des poussins, le loup ne laissa que des plumes.

Enfin, il se dirigea vers la cabane de la truie.

— Truie, ma bonne truie, toi que j'entends grogner d'aise avec tes gorets, à l'intérieur de ta cabane... J'ai froid, j'ai si froid, je tremble... Ouvre-moi.

— Que je t'ouvre, merci bien ! Pour que tu nous manges, mes petits et moi !

— Si tu n'ouvres pas, je tousserai, me moucherai, pousserai, ta maison s'effondrera et vous passerez dans mon estomac.

— Eh bien tousse, mouche, pousse, vilaine bête ! Je ne t'ouvrirai pas.

La vilaine bête escalada les murs de la cabane.

*Le loup tousse,
Il se mouche,
Il se couche
Sur le toit*

*Et il pousse.
Rien ne tombe,
Rien ne bouge.
Le loup rage,
Il se fâche,
Il voit rouge.
Rien n'y fait.
Les gorets
Et la truie
Sont sauvés.*

La truie et ses petits étaient saufs pour le moment, mais le loup ne se tint pas pour battu.

Il revint le lendemain matin. Il avait changé de discours.

— Truie, ma bonne truie, sais-tu qu'il y a, à l'orée du bois, un verger plein de pommes ? Elles sont toutes rouges et personne pour les ramasser. Si nous y allions ensemble ?

— D'accord, mon compère. Retrouvons-nous sous le gros chêne, à trois heures, cet après-midi.

Dès midi, la truie sortit de sa cabane, sans faire de bruit, ses paniers aux bras. Elle regarda à droite, à gauche, pas de loup en vue. Elle galopa jusqu'au verger, ramassa le plus de pommes possible et rentra dans sa cabane. Ils se régalerent, ses gorets et elle, et jetèrent dehors les trognons de pomme : ça faisait un joli tas.

À quatre heures, le loup arriva.

— Eh bien, ma commère, que s'est-il passé ? Tu n'es pas allée dans le verger ?

— Comment ça, je n'y suis pas allée !... Regarde donc ce tas de trognons. Ah, les bonnes pommes !... C'est toi qui n'étais pas au rendez-vous, mon cher loup !

Le loup pourtant revint, le lendemain matin.

— Je connais, dit-il à la truie à travers la porte, une vigne, à l'orée du bois. Elle est pleine de grappes mûres, bien noires. Si nous y allions ensemble, avant les vendangeurs ?

— D'accord, compère. Cet après-midi, à deux heures, sous le gros chêne ?

— Sous le gros chêne, entendu.

Le loup était à peine parti que la truie, vite, vite, prit ses paniers, se faufila entre les arbres jusqu'à la vigne, cueillit les raisins, rentra dans sa cabane, se régala avec ses gorets et jeta dehors tiges et pépins : ça faisait un joli tas.

À trois heures, le loup frappa.

— Truie, ma bonne truie, es-tu là ? Que s'est-il encore passé ? Je ne t'ai pas vue... Tu n'es pas venue ?

— Comment ça, je ne suis pas venue... Bien sûr que si. Si tu ne me crois pas, regarde devant toi ce tas de débris... Ah, le bon raisin !... C'est toi qui n'étais pas au rendez-vous, mon cher loup !

Le loup s'en alla, la tête basse, la mine renfrognée. Décidément cette truie était trop maligne pour lui.

Il fit cependant encore une tentative, le jour suivant.

— Truie, ma bonne truie, qu'est-ce que tu prépares pour le repas ? Je vois de la fumée sortir de ton toit... S'il te plaît, ouvre-moi, j'ai si faim, j'ai si froid !

— Bon, alors seulement pour cette fois... Entre et tiens-toi sage, loin de mes gorets.

Et la truie laissa le loup entrer.

Elle avait mis à bouillir sur le feu une grosse marmite pleine d'eau. Elle allait, elle venait dans sa cabane, faisait ses lits, balayait. Ses petits s'amusaient dans un coin.

Le loup demeurait immobile, mais il ne pouvait pas s'empêcher de jeter des coups d'œil sur les gorets, leur chair tendre, leur queue frétilante.

Il murmurait entre ses dents :

« La queue en

Tire-bouchon

Du meilleur

Des cochons

Me fondrait

Dans la bouche. »

— Maman, maman ! appela l'un des gorets, le loup parle de queue en tire-bouchon qui lui fondrait dans la bouche.

— Est-ce vrai, compère loup ?

— Bien sûr que non... Je disais... euh... je disais :

Quand je tire

Le bouchon,

La liqueur

Du cruchon

Me soûle et

Je me couche.

— Ah... ah... Ce ne sont pas des choses à dire devant des enfants ! Tu n'as pas honte ?

Le loup resta tranquille un moment, puis il se remit à marmonner :

« *La queue en*

Tire-bouchon

Du meilleur

Des cochons... »

— Maman, maman, appela l'un des gorets, le loup recommence à parler de queue en tire-bouchon.

— Pas du tout, protesta le loup, je parle... je parle du bouillon qui bout dans la marmite.

Et c'était vrai que l'eau de la marmite bouillait à gros bouillons.

— Il y a trop de vapeur, dit la truie. Je vais ouvrir la porte.

Elle sortit, mais rentra très vite et se tourna vers le loup, l'air épouvanté.

— Ah, mon pauvre loup... Tu n'entends rien ? Non ?... Tu dois être un peu dur d'oreille. Si tu savais ce qui vient par ici, tout droit vers ma cabane... Des chasseurs, des chiens, des gendarmes, et ils font un de ces vacarmes, et ils crient : Au loup ! Au loup !

— Ah non... non... Où me cacher ? Ma bonne truie, sauve-moi, je t'en prie.

— Où ?... J'ai une idée. Fourre-toi là-dedans. C'est une malle en osier. Je vais rabattre le couvercle. Personne ne saura t'y trouver.

Le loup obéit en tremblant. La truie empoigna la marmite, s'approcha de la malle et versa dessus l'eau bouillante.

— Aïe ! Aïe !

Le loup s'enfuit en hurlant. Il ne revint jamais plus.

La truie monta sur son toit et chanta :

*« Bon voyage,
Loup méchant
Qui voulait
Dévorer
Mes enfants !
Loup nigaud,
Roi des sots,
Va montrer*

*Aux passants
Ton visage
Tout bouillant ! »*

LE MARI NIGAUD

Portugal

✻



L'histoire du nigaud qui veut bien faire, mais fait tout de travers, est connue dans bien des pays. D'ordinaire il s'agit d'une mère et d'un fils, cette fois d'une femme et de son mari.

Il était une fois un mari nigaud, mais nigaud...
Il croyait tout ce qu'on lui disait, il faisait tout ce qu'on lui commandait, sans réfléchir...
Qu'est-ce que vous voulez, tout le monde ne peut

pas être intelligent ! Sa femme l'aimait beaucoup malgré tout, parce que c'était un brave homme, pas méchant pour deux sous et toujours prêt à rendre service.

Un jour, elle l'envoya au marché de la ville voisine pour acheter deux douzaines d'aiguilles. Ce qu'il fit, sans se tromper. Sur le chemin du retour, il tenait précautionneusement ses aiguilles, une douzaine dans chaque main, quand il aperçut dans un pré un voisin qui rentrait son foin. L'orage menaçait, il fallait se dépêcher.

Notre homme avait bon cœur, il voulut aider le voisin. Mais que faire des aiguilles qui lui encombraient les mains ? « Je vais les poser dans le foin, je les reprendrai tout à l'heure », se dit-il. Ah bien oui ! Vous croyez, vous, que c'est facile de chercher des aiguilles dans une botte de foin ? Le brave homme ne retrouva rien et rentra, penaud, auprès de sa femme.

Il eut beau lui expliquer ce qui lui était arrivé, elle n'était pas contente du tout. Elle gronda :

— Tenir des aiguilles à la main... Les jeter dans une botte de foin... Gros bêta, c'est dans ta poche que tu aurais dû les mettre.

« Ah bon, se dit notre homme, dans ma poche... dans ma poche... C'est dans ma poche qu'il faut les mettre. » Ce qu'il fit le jour où sa femme l'envoya chez le forgeron acheter des crochets.

Les crochets déchirèrent la poche. La femme était très mécontente.

— Hein, qui va raccommode ta poche ? C'est encore moi, bien sûr ! Aussi, on n'a pas idée... des crochets dans une poche ! C'est dans un sac qu'il fallait les porter.

« Dans un sac, dans un sac, se dit notre homme. Dans un sac qu'on lance sur l'épaule... » Ce qu'il fit le jour où sa femme l'envoya acheter un porcelet.

— Choisis-le déjà grassouillet, lui dit-elle, que nous puissions avoir de bons jambons à Noël.

Le mari obéit et choisit avec soin le petit cochon. Mais dans le sac où il l'avait fourré, bien serré, le pauvre petit porcelet, à force de se débattre, finit par mourir étouffé.

— Enfin quoi ! cria la femme, furieuse, à son mari, tu n'as aucun bon sens ? On n'enferme pas un porc dans un sac, on l'attache à une corde et on le tire derrière soi !

« Une corde qu'on tire derrière soi... Une corde qu'on tire... oui, oui », répétait le mari, en allant à la foire acheter une cruche pour sa femme.

Devinez ce qui se passa quand il revint à la maison, traînant au bout de la corde les morceaux de la cruche ? Vous pensez que sa femme se mit en colère ? Vous vous trompez. Cette fois, elle garda son calme. Elle jeta sur son mari un regard de mépris et dit :

— Puisqu'il en est ainsi, la prochaine fois, c'est MOI qui irai à la foire. Toi, tu garderas la maison.

Garder la maison, en était-il capable ? Le jour de la foire, la femme prit ses précautions. Avant de partir, elle lui fit toutes sortes de défenses et de recommandations.

— Ne descends pas à la cave, ne touche pas au tonneau de vin. Dis au chien de garder la chèvre, qu'elle n'aille pas goûter le maïs dans le champ du voisin. Surveille la poule qui couve, le renard guette et la porte du poulailler ferme mal. Est-ce tout ?... Ah non ! Surtout ne mange pas ce que contient ce pot-là, sur l'étagère – car c'est de la mort-aux-rats. Tu mourrais empoisonné... Tu m'as bien comprise ?

— Oui, oui, oui, dit le mari. Tu peux me faire confiance.

À peine était-elle partie qu'il ressentit une petite faim. Il se coupa une belle tranche de jambon et commença à manger. Le jambon était salé et lui donna soif, mais il n'y avait rien à boire. « Ah, se dit-il, j'ai une idée ! Je vais descendre à la cave. Si je tire au tonneau un seul verre de vin, ma femme n'y verra rien. »

Il descendit à la cave. En ouvrant la bonde du tonneau, il fit tomber le bouchon, qui roula et disparut dans la poussière. Le vin se mit à couler. Vite, notre homme enfonça son doigt dans le trou. Son doigt était trop petit et le vin coulait toujours. « Ah,

se dit-il, j'ai une idée ! Je vais appeler le chien. Je boucherai le trou avec sa queue. »

Vite, il appela le chien. Celui-ci, trop content de ne plus avoir à garder la chèvre, accourut joyeusement. Comme notre homme s'employait, avec bien du mal, à fourrer la queue du chien dans la bonde, il entendit le voisin hurler : « Ta chèvre... ta chèvre est en train de manger mon maïs ! » D'émotion, il lâcha le chien, lequel s'enfuit à toute vitesse, tandis que le vin coulait de plus belle. « Ah, se dit-il, j'ai une idée ! Je vais monter au grenier, je prendrai un sac de farine, je répandrai la farine de telle sorte qu'elle cache le vin. Quand ma femme rentrera, elle n'y verra rien. »

Vite, il monta au grenier, redescendit à la cave, saupoudra le vin de farine : ça faisait une belle bouillie ! Et ce tonneau qui n'en finissait pas de se vider ! « Ah, se dit notre homme, je n'ai plus d'idée. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ?... » Découragé, il remonta de la cave, juste à temps pour entendre des glapissements et des caquetages et voir le renard emporter la poule.

« Cette fois, ce n'est pas ma faute, s'écria notre homme. C'est la faute de ma femme, qui n'a pas réparé la porte du poulailler. Mais puisqu'il m'arrive tant de malheurs, je vais me tuer. Comme ça, ma femme ne pourra plus m'en vouloir. Au contraire, elle me pleurera. »

Et vite, il se dirigea vers le pot que sa femme lui avait interdit de toucher. Il avala le plus possible de la poudre blanche qui se trouvait à l'intérieur. Mais ça ne le rendait pas du tout malade, c'était même rudement bon ! On aurait dit du sucre. (Et c'en était, en effet. Pour être sûre qu'il n'en mange pas, sa femme lui avait menti.)

Quand il eut fini le pot, comme il n'était pas mort, il s'exclama : « Ah, j'ai une autre idée ! » Vite, il alla chercher la hache qui servait à couper le bois et il la lança au plafond, dans l'espoir qu'en retombant elle lui tranche le cou. Seulement voilà : si sa tête voulait mourir, son corps ne le voulait pas. Pendant que la hache tournoyait en l'air, son corps l'entraîna à l'autre bout de la pièce et la hache tomba par terre, sans lui faire le moindre mal.

Le pauvre homme était désespéré. Rien ne lui réussissait. Même la Mort se moquait de lui. Il se sentait aussi malheureux, aussi abandonné qu'un poussin sans mère...

Un poussin... des poussins... des poussins sortant de l'œuf... « Mais bien sûr, voilà ce qu'il fallait faire ! Ça, c'était une bonne idée ! » Et il se rendit au poulailler. Il s'accroupit au-dessus des œufs, dans l'intention de les couvrir. Puisque le renard avait mangé la poule, en attendant l'éclosion des poussins, il la remplacerait.

C'est là que sa femme le trouva, quand elle revint de la foire.

— Que fais-tu là ? lui dit-elle.

— Cot cot cot, répondit-il.

Alors elle éclata de rire et elle l'embrassa, son nigaud.

Si vous ne me croyez pas,

Allez les voir de ma part.

Ils vous diront leur histoire

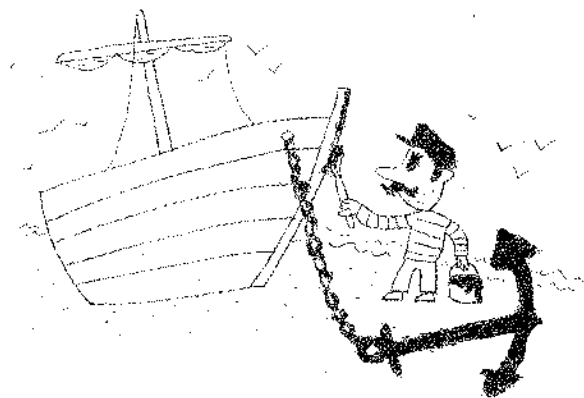
Et vous apprendront combien

Le nigaud eut de poussins.

« À KINTAIL ET VITE ! »

Écosse

✶



On sait bien que les Écossais sont économes : tout ce qui peut servir, ils le gardent ; le gaspillage leur fait horreur. Voici l'histoire pleine d'humour d'un Écossais habile, qui a su utiliser ce que trois sorcières et le hasard lui ont donné.

Il était une fois, à Kintail, en Écosse, un pêcheur bricoleur. Il pêchait tous les jours, par tous les temps, et quand il avait fini de pêcher

il bricolait pendant des heures sur son bateau. Il avait toujours quelque chose à réparer, une bosse, un trou, une éraflure ou un coup de pinceau à donner.

Un jour de tempête, malgré les conseils de prudence qu'on lui avait prodigués, il sortit en mer et faillit ne pas pouvoir rentrer. Quand il arriva enfin au port, la quille du bateau était brisée.

Laisser son bateau dans cet état lui fendait le cœur. Et puis il fallait bien qu'il retourne à la pêche, dès le lendemain, car il était pauvre.

À peine le pêcheur eut-il avalé sa soupe et dit bonsoir à sa femme et à ses enfants qu'il s'en alla dans la forêt voisine, sans se soucier de la pluie ni du vent. « Il fait encore assez clair, se disait-il, pour que je trouve sans peine un arbre qui me convienne. Il me faut un tronc bien droit pour en faire une belle quille solide et lisse. »

Mais il eut plus de difficulté qu'il ne pensait. Aucun tronc ne faisait l'affaire : celui-ci avait trop de nœuds, celui-là était tordu, cet autre trop épais et cet autre trop mince. Notre bricoleur était exigeant. À force de tourner en rond à la recherche de l'arbre parfait, il s'était tout à fait perdu. Devait-il aller à droite, à gauche, ou bien retourner sur ses pas ?

Heureusement il aperçut une lueur à travers les branches. Il se dirigea vers elle et se trouva devant

une jolie petite maison, au milieu de la forêt. Par la fenêtre, on devinait l'éclat d'un grand feu. Il frappa à la porte et, sans attendre de réponse, il entra.

Trois vieilles femmes se tenaient là. La plus âgée, assise contre la cheminée, se chauffait les mains à la flamme, les deux autres rangeaient la pièce. Toutes les trois tournèrent la tête vers celui qui entra et l'examinèrent de leurs yeux perçants. Elles avaient toutes les trois le nez rouge et une figure aussi ridée qu'il est possible de l'être.

Le pêcheur les salua avec politesse, leur expliqua qu'il s'était égaré et leur demanda l'hospitalité. Elles ne répondirent pas immédiatement. La plus âgée des femmes se leva et rejoignit les deux autres au fond de la pièce. Elles chuchotaient et semblaient se livrer à une discussion animée, jetant sur notre homme des coups d'œil méfiants. Il se rendait bien compte qu'elles parlaient de lui, mais il attendait. Finalement, elles revinrent près de lui et lui dirent qu'il pouvait rester.

— Allez vous coucher dans la chambre qui est au bout du couloir. Tenez, prenez cette lampe.

— Mais je n'ai pas besoin d'une chambre... ni d'une lampe. Je peux très bien dormir ici, au coin du feu.

— Non... non. Vous dormirez mieux dans un lit et demain matin vous serez en forme pour retrouver votre chemin.

Le pêcheur prit la lampe et se rendit au bout du couloir, dans la chambre. Il n'y avait, pour tout mobilier, qu'un grand coffre sous la fenêtre et un lit. Il se coucha, éteignit la lampe et essaya de s'endormir. Il n'y parvenait pas : il pensait à sa famille, qui devait s'inquiéter de son absence.

Il se tournait, se retournait sur son matelas, lorsque, dans la maison silencieuse, il entendit distinctement des pas. Quelqu'un se tenait derrière la porte de la chambre, quelqu'un qui demeura sans bouger pendant quelques minutes. Puis la porte s'ouvrit et l'une des trois vieilles entra. Elle s'approcha du lit, regarda notre homme qui, aussitôt, fit semblant de dormir, en ronflant de son mieux. La vieille, rassurée, se dirigea vers le coffre, releva le couvercle, se pencha pour saisir quelque chose. À la lueur vague de la fenêtre, le pêcheur l'observait à travers ses paupières mi-closes, tout en continuant à ronfler. La femme avait pris un bonnet dont elle nouait les brides sous son menton. Puis elle dit, d'une voix autoritaire : « À Londres et vite ! » Et elle s'évanouit dans l'air.

Le pêcheur pensa que, dans la demi-obscurité, ses yeux lui jouaient des tours. Mais déjà la deuxième vieille marchait derrière la porte en traînant les pieds. Elle traversa la pièce, jeta à peine un regard sur le dormeur, alla jusqu'au coffre, prit un

bonnet, le noua sous son menton, prononça : « À Londres et vite ! », et pfuitt... plus personne.

Alors arriva la troisième vieille, tout essoufflée. Elle courait presque et, sans s'occuper du pêcheur, ouvrit le coffre, en laissa bruyamment retomber le couvercle, posa le bonnet de travers sur sa tête, bredouilla : « À Londres et vite ! », et disparut.

Le pêcheur était seul dans la demeure des trois sorcières. Il n'allait pas y demeurer une minute de plus. Il se leva mais, avant de quitter la pièce, il eut envie de savoir ce que le coffre contenait encore d'autre. S'il allait y trouver un morceau de bois, une pièce de métal, un outil qui serve à ses bricolages et lui permette de réparer la quille de son bateau... Non, le coffre ne contenait qu'un quatrième bonnet, semblable à ceux dont s'étaient coiffées les vieilles. Par jeu, notre homme le posa sur sa tête : le bonnet lui allait... comme un gant !

Alors, poussé par la curiosité, il prononça les mots magiques : « À Londres et vite ! », et se retrouva dans la cave d'un cabaret où s'alignaient des tonneaux. Le sol était mouillé, collant. Une forte odeur de whisky flottait dans l'air. Entre deux rangées de tonneaux, les trois vieilles étaient étendues, de tout leur long, ivres mortes. Elles avaient laissé les robinets ouverts et le whisky coulait à flots.

Quel crime de laisser ainsi du bon alcool se perdre ! Décidément ces sorcières méritaient la potence ! Le pêcheur se dépêcha de fermer les robinets mais, auparavant, il goûta dans chaque tonneau chaque variété de whisky, oh, pas beaucoup, juste une gorgée : il était sûr de ne jamais retrouver une occasion pareille ! D'ailleurs, après toutes les émotions de la nuit, il avait bien besoin de réconfort.

Toutes ces gorgées, l'une après l'autre, changèrent sa façon de voir les choses. Malgré la présence des vieilles ivrognesses, la cave lui parut un endroit charmant et confortable. Il retira son bonnet de sa tête, le fourra dans sa poche et s'installa pour dormir... et fut réveillé par des coups de pied dont on lui bourrait les côtes.

— Enfin je te tiens, mon gaillard ! hurlait le cabaretier d'une voix enrouée. Sale voleur, ça fait assez longtemps que tu viens boire mon whisky... Ce qui me met le plus en rage, c'est le gaspillage que tu en fais. Nuit après nuit, tu laisses mes robinets ouverts... Fripouille, va !

— Ce n'est pas moi, protesta le pêcheur, ce sont les vieilles que voilà... les vieilles... Elles étaient là, entre ces tonneaux... Où sont-elles passées ?

Les sorcières avaient disparu. Le pêcheur eut beau raconter son histoire, personne ne le crut. Depuis des mois, policiers et détectives recherchaient en vain, dans tout Londres, le voleur de

whisky. À présent qu'ils croyaient le tenir, ils n'allaient pas le relâcher.

Le pauvre homme fut mis en prison et condamné à être pendu.

Le jour de son exécution, la foule se pressait autour de l'estrade sur laquelle se dressait la potence. Le bourreau amena notre homme et lui demanda s'il désirait prononcer quelques mots.

— Je ne suis pas coupable ! cria le pêcheur. Je n'ai jamais rien gaspillé de ma vie, pas une allumette, pas un bout de ficelle, pas un clou. Encore moins du bon whisky... Vous allez faire mourir un innocent.

La foule lui répondit par des rires et par des insultes. Le bourreau s'esclaffa :

— Innocent, toi ! Je ne connais personne qui soit moins innocent que toi... C'est tout ce que tu as à dire ?... Alors allons-y !

Et il commença à lui passer la corde au cou.

Le pêcheur frissonna. Il se sentait glacé et machinalement, pour se réchauffer, enfonça les mains dans ses poches. Dans celle de droite, il sentit quelque chose.

— Est-ce que... est-ce que, avant de mourir, je peux encore mettre ce bonnet ? demanda-t-il au bourreau.

— Si ça t'amuse ! ricana celui-ci. Mais presse-toi.

Le pêcheur se hâta de poser le bonnet sur sa tête, d'en nouer les brides, de dire : « À Kintail et vite ! », et s'envola, avec la potence et le bourreau.

En route, il se débarrassa du bourreau, qui dégringola dans la mer et s'y noya, mais il garda la potence : ça pouvait toujours servir.

En effet, à peine arrivé à Kintail, dès qu'il eut embrassé sa femme et ses enfants, notre bricoleur se mit à l'ouvrage. La potence lui fournissait une belle planche droite et solide, juste ce qu'il lui fallait pour faire une quille à son bateau.

Moralité :

Rien n'est perdu pour qui sait attendre.